

espèrent jusqu'à la fin et font même des projets d'avenir jusqu'aux derniers moments!

Entr'autres, j'ai revu ici, il y a quelque quinze ans, une femme de mon pays, de là-bas, des bords du St. Laurent. Son mari s'était fait tué dans un accident de chemin de fer; la pauvre, que je connaissais depuis mon enfance, puisque nous étions du même village, était restée veuve avec deux jeunes enfants: un garçon et une fille. Elle était montée à Sherbrooke, avec ses adolescents qu'elle plaça un peu plus tard dans les manufactures. Mais bientôt la consommation . . . ces deux pauvres petits, accoutumés aux émanations salines de notre beau fleuve; ils étaient venus s'étioler dans les usines! Je les vis mourir l'un après l'autre dans les bras de leur pauvre mère éplorée.—La fillette partit la première.—Oh! je m'en rappelle comme si c'était hier. A la mort du garçon, la mère affolée nous dit (le Dr Paré, de douce mémoire, était présent): "Mes chers Docteurs, je vais donc rester seule au monde! Sauvez au moins mon fils, ma pauvre petite fille, ma Jeanne, est partie il y a à peine un an!" Le jeune homme, qui n'avait que seize ans, fut admirable en cette circonstance. Il tâchait de consoler sa mère et lui disait: "Allons, maman chérie, ne pleure pas—je ne mourrai pas, je vais rester avec toi, et nous irons passer l'été *chez nous*, c'est là que mes forces reviendront, puis je travaillerai bien pour toi, va!"

Que dire à cette pauvre femme? Les mots de consolation nous montent bien au cœur, à nous aussi, allez! mais enfin, c'est plutôt au prêtre qu'il incombe de consoler. Je fis demander en toute hâte le bon et vénérable Grand Vicaire, le Rév. M. Dufresne, qui, lui aussi, repose là-bas à côté de son vieil ami, le Dr Paré.—Comme ils ont fait du bien ensemble, ces deux braves cœurs, et comme ils doivent être heureux